

Tête la première

Dérisoire rétiaire,
lourd de ces quelques mots
pris au filet de ses insomnies,
combattant malhabile
à la gorge noyée d'eau noire,
il trébuche sur les armes abandonnées
et les corps des compagnons de lutte
gisant sur le sable
d'une page déchirée.
Le soleil blesse ses yeux.
Il lève la tête,
écoute,
espère,

discerne,
traversant la lumière sale,
une rumeur,

les cris de la foule
réclamant
la mort du poème.

Tu n'y peux rien, tu cherches
les indices d'une autre vie
sous notre quotidienneté trompeuse.
Tu cherches les vestiges
du continent originel,
les débris du naufrage,
les îles non encore englouties,
les échos, les bribes, les résonances
de la natale mélodie.

Tu guettes les marées secrètes de ton corps,
les remous lents,
les murmures, la boue,
les souffles, les courants obscurs,
luminescences grises,
bruissements,
ombres mouvantes, reptations aveugles,
tu guettes la rumeur première de ta vie,
celle qui t'accompagne et qui continuera
quelque temps encore
après toi.

Ce cœur en nous qui cogne sur la porte
invisible du temps,
ce souffle en nous qui est frère du vent
invisible sur l'herbe,
cette soif en nous qui est sœur de la pluie,
cette faim en nous qui est écho
de la faim invisible de l'autre,

et cette mort en nous qui nous protège de l'orgueil.

Principalement,
le tain éteint de l'importune
habileté,
où ne se mirent plus
les gestes de jadis,
ni les grelots qu'il fallut dire,
les propos qu'il fallut tenir.

Principalement,
le tenant là d'une imposture,
le semblablement las
à l'arbre de Novembre où s'admire l'hiver.

ouvrez les guillemets
ouvrez la porte
ouvrez les yeux
ouvrez les oreilles
ouvrez la main
ouvrez le jour ouvrez la nuit
ouvrez une parenthèse
ouvrez le ciel les nuages le soleil
ouvrez la terre
fouillez
creusez cherchez
ouvrez le temps ouvrez le sang ouvrez la peine
ouvrez
la vie comme une huitre
du couteau froid de vos regards
pour découvrir qu'à l'intérieur
il n'y a pas de perle
juste
un peu de chair au goût de mer

J'invite à la fête minuscule
la musique silencieuse
du rôdeur sans mémoire.
J'invite à l'impartial brasier
les regards arrachés,
les illusions tenaces.
J'invite à l'ultime spasme
l'espoir résiduel,
la cendre des rencontres.

ahi ! le soleil cingle chaque parcelle de ma peau
ahi ! la sueur descend dans mes yeux
ahi ! la sueur ronge mes yeux
ahi ! je n'ai plus de salive
ahi ! je n'ai plus le souvenir de ma salive
ahi ! je trébuche sur des cailloux chauffés à blanc
ahi ! mes bras me tirent vers le ciel blanc
ahi ! mon souffle racle ma gorge
ahi ! mon souffle meurt entre mes lèvres
ahi ! mes lèvres saignent
ahi ! mes os saignent
ahi ! mes pieds brûlent
ahi ! mes haillons s'effilochent
ahi ! un âne est plus vêtu que moi
ahi ! j'ai la patience de mes chaînes
ahi ! les enfants s'ennuient de me jeter des pierres
ahi ! ma langue est une plaie
ahi ! je n'entends pas le murmure qui suinte de mes lèvres
ahi ! ma mémoire est morte de soif
ahi ! ma vie est morte
ahi ! ma vie tourne la roue
ahi ! je suis l'esclave qui tourne la roue
ahi ! je suis la roue imbécile que tourne l'esclave imbécile
ahi ! la journée est quotidienne